

DU 3 AU 30 NOVEMBRE 2003

REVUE DE PRESSE

# Sallinger

BERNARD-MARIE KOLTÈS - ELISABETH CHAILLOUX

# UN AVION JAUNE TACHÉ DE SANG TOURNE DANS LE SOLEIL AU-DESSUS DE NEW-YORK

presse

Pascal Zelcer

01 48 02 44 94 - 06 60 41 24 55

e-mail pzelcer@aol.com

THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE VITEZ M° Mairie d'Ivry

Théâtre  
des  
Quartiers  
d'Ivry

01 46 72 37 43

IVRY-SUR-SEINE

## Le Théâtre des quartiers semeur de créations

**A**LORS que le monde de la culture connaît des difficultés, l'équipe du Théâtre des quartiers d'Ivry (TQI) vient de remporter la victoire qu'elle escomptait : une mission de décentralisation dramatique délivrée par l'Etat. Adel Hakim et Elisabeth Chailloux, les deux codirecteurs, voient dans cette montée en grade l'occasion de poursuivre à l'échelle du département le vœu d'Antoine Vitez, fondateur de ce théâtre de quartier en 1972, qui rêvait d'un théâtre de proximité. En s'attachant à faire découvrir les œuvres françaises et étrangères, partout dans les villes du val-de-Marne et à des publics d'origines diverses, le Théâtre des quartiers d'Ivry se veut aussi Théâtre des quartiers du monde.

Comment un seul théâtre compte-t-il iriguer les 40 communes du département ? Grâce, notamment, à la réunion des sept membres de l'équipe du Théâtre du Campagnol de Jean-Claude Penchenat (parti à la retraite) et du Théâtre des quartiers d'Ivry dans un même lieu à Arcueil.

### « Sallinger » : d'une étonnante actualité

« **S**ALLINGER », première pièce écrite par Bernard-Marie Koltès en 1977, reprise par le Théâtre des quartiers et jouée en ce moment à Ivry, fait écho de manière confondante à la situation que vit l'Amérique aujourd'hui. On doit à Elisabeth Chailloux, codirectrice du Théâtre des quartiers d'Ivry et metteur en scène, de nous présenter cette œuvre très peu jouée sous cette lumière inattendue.

Le dramaturge livre ici sa vision d'une Amérique désespérée à la veille de la guerre du Vietnam. A travers le prisme d'une famille de New York, déboussolée après la mort du rouquin, fils prodige et révolté, il montre une ville ravagée par l'angoisse et la crainte de la catastrophe imminente. Des peurs et une violence qui ont d'étranges résonances avec celles que connaît l'Amérique depuis le 11 septembre. Les Etats-Unis et leurs fantômes...

Koltès, rend avec poésie l'univers étrange de l'écrivain américain D.J. Sallinger, tandis que Elisabeth Chailloux et ses comédiens se mettent avec talent au service de ce texte remarquable

Ou encore par l'intermédiaire de collaborations et de coproductions avec d'autres théâtres comme le Théâtre Aleph d'Oscar Castro à Ivry ou le Théâtre-Studio de Christian Benedetti à Alfortville. Sans oublier les spectacles du TQI qui tourneront dans plusieurs villes : Villejuif, Cachan et Chevilly-Larue. Un commencement.

### Ouvert à toutes les cultures

Les villes peu ou pas équipées en scènes théâtrales ne seront pas non plus oubliées. « Nous réfléchissons à des formes de spectacles plus légères pour intervenir dans les écoles, sous les halles de marchés ou dans les bibliothèques », souligne Elisabeth Chailloux. L'an dernier, une marionnettiste

a déjà tourné dans les bars. « Le prochain spectacle devrait s'intituler *Saïd el Feliz*, l'histoire d'un émigré clandestin, sorte d'Arlequin moderne qui traversera tous les pays du monde, en même temps que les villes du département. »

Au final, il s'agit de réaliser un théâtre de banlieue ouvert à toutes les cultures pour mieux toucher un public souvent issu de communautés étrangères. Cela se traduit par un travail d'ateliers de formation destinée à la population, mais aussi à des spectacles donnés devant des publics en marge, comme les détenus de la maison d'arrêt de Fresnes, ou des pièces conviant des artistes étrangers en résidence. A Ivry, une grande aventure est en marche.

SANDRINE MARTINEZ



**IVRY-SUR-SEINE.** « Sallinger », de Koltès, est mis en scène par Elisabeth Chailloux, codirectrice du Théâtre des quartiers d'Ivry avec Adel Hakim. Le théâtre a reçu une mission de décentralisation dramatique sur l'ensemble du département. (BELLAMY/Id-photo.Org.)

mais exigeant, rendu dans son intégralité (plus de deux heures !). Le tout dans un décor sobre et efficace grâce à deux éléments à armatures métalliques : une grande passerelle barrant la scène et un cercueil...

S.M.

Jusqu'au 30 novembre. Aujourd'hui à 15 heures et demain à 16 heures. Puis du mardi au samedi à 20 heures et le dimanche à 16 heures. Théâtre d'Ivry Antoine-Vitez, 1, rue Simon-Dereure à Ivry-sur-Seine. Tarifs : 17 et 11 €. Tél. 01.46.72.37.43.

# L'Humanité

Il y a déjà longtemps, Bernard-Marie Koltès apportait le texte de *Sallinger* à Bruno Boëglin, qui le créait à l'Eldorado de Lyon. J'y étais, loin d'imaginer l'œuvre prégnante qu'édifierait l'auteur, mort jeune en 1989, que Patrice Chéreau porta au plus haut. Élisabeth Chailloux s'empare à présent de *Sallinger* (2). Elle infuse à cette concrétion subtile des romans de J.-D. Salinger (*l'Attrape-cœur*, *Franny et Zooey*), une sensibilité vive, un écorchement de chaque instant qui font tout le prix de sa mise en scène. Nous sommes dans une famille à New York en période de guerre lointaine, celle du Vietnam, mais l'on ne s'empêche pas de penser que, tant d'années après, il pourrait s'agir en creux d'un autre théâtre des opérations. Toute la sentimentalité ironique de Salinger, ce mélange subtil de pathétique et de plaisanteries familiales, si bien capté par Koltès, est traité sur toute la gamme, autour de la figure du Rouquin (David Gouhier), jeune homme brisé par les circonstances, couvé par les siens, père, mère, sœur, amis, fiancée (Daniel Dublet, Élisabeth Chailloux, Charlie Windelschmidt, Zakariya Gouram, Stéphanie Schwartzbord, Natacha Koutchoumov, Clémence Barbier), tandis que Stéphanie Correia égrène les didascalies au micro.

# ZURBAN

PARIS

N°169 Semaine du mercredi 19 novembre au mardi 25 novembre 2003



H. BELLAMY

Solitude dans la ville

Sallinger ★★

Dans cette pièce, hommage crypté à Salinger, l'auteur de *L'Attrape-Cœurs*, la langue singulière de Koltès dessine une Amérique étrangement actuelle à travers l'histoire d'une famille new-yorkaise. Tous pleurent le Rouquin, celui qui ne voulait pas rentrer dans le rang. Au lendemain du 11 Septembre, à l'heure où l'on parle de vietnamisation de l'Irak, l'évocation de « New York, ville morte coupée du monde », sonne sombrement. Elizabeth Chailloux met en scène intelligemment une pièce qui n'est pas la meilleure de l'auteur mais qui bénéficie de comédiens à la forte présence comme Charlie Windelschmidt, Natacha Koutchoumov ou Stéphanie Schwartzbrod. C.D.

De Bernard-Marie Koltès,  
mise en scène Elizabeth  
Chailloux.

Théâtre Antoine-Vitez,  
Ivry-sur-Seine (94).

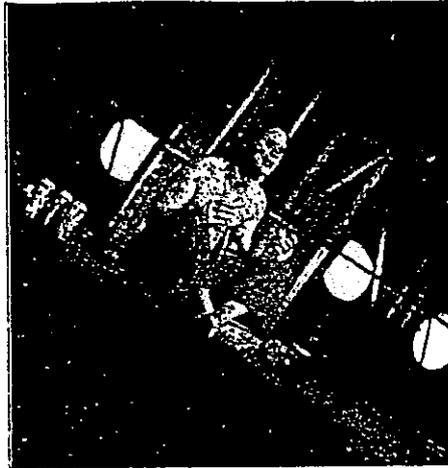
Paris • Ile-de-France

# pariscopie

0,40€  
seulement

du mercredi 19 au mardi 25 novembre 2003

## Sallinger



© Hervé Bellamy

A New York, dans les années 60, le Rouquin s'est suicidé. Sa famille ne peut s'empêcher de le remémorer. Tous le voient par hallucination et pensent aux raisons de sa mort... le désespoir, après le Vietnam. De son écriture particulière, Bernard-Marie Koltès réfléchit sur l'engagement des jeunes dans la guerre. Un sujet d'actualité ! La mise en scène d'Elisabeth Chailioux est installée dans un décor assez grandiose, fait de jolis jeux d'ombres et de rideaux. A travers elle, on s'immerge dans l'univers de personnages en perte de repères.

L. de R.

T.Q.I.

Ivry (94). 01.46.72.37.43.



# Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 23 NOVEMBRE 2003

LE JDD + VERSION FEMINA = 1,50 EURO

## Sallinger



**Théâtre Antoine Vitez, 1, rue Simon Dereure, 94 Ivry-sur-Seine. Tél. 01 46 72 37 43. Du mar. au sam. 20h, dim. 16h. Jusqu'au 30 novembre.**

A la manière d'un chœur antique, une famille disloquée et une veuve désespérée s'interrogent sur le suicide énigmatique du Rouquin, se disputent son souvenir. Mais il n'y a pas de petits arrangements possibles avec ce mort, dont le fantôme au verbe cru n'épargne personne. Et la tragédie domestique devient dérisoire quand commence la guerre du Vietnam. Bien servie par des comédiens rayonnants (Natacha Koutchoumov, Daniel Dublet notamment), la mise en scène suggestive d'Elisabeth Chailloux rend lisible cette complexe pièce de jeunesse de Bernard-Marie Koltès, librement inspirée de l'univers de JD Salinger. D'élégants jeux de rideaux et de lumières rythment ce tableau d'une Amérique des 70's aux résonances bellicistes très actuelles.

*Stéphane Joby*

## S P E C T A C L E S

*Sallinger* de Bernard-Marie Koltès

# À la manière de Pollock

EN PRÉSENTANT *Sallinger* de Koltès, le Théâtre des Quartiers d'Ivry met en évidence, dans son programme, une phrase de la pièce qui a des résonances prémonitoires : « Un avion jaune taché de sang tourne dans le soleil au-dessus de New York. » L'œuvre est, de cette façon-là et surtout par ses diatribes, un regard sur l'Amérique. Tout est parti de l'univers romanesque de J.D. Salinger et du travail collectif que Bruno Boëglin faisait faire à des acteurs sur cet auteur. Koltès a suivi ce travail et a apporté un peu plus tard ce texte où deux mondes se mêlent, celui de Salinger (devenu *Sallinger*, comme, plus tard *Succo* devint *Zucco*) et celui de Koltès.

C'est une composition en flash-backs. À Manhattan, toute une série de personnes évoquent un jeune homme, le Rouquin, qui s'est suicidé. Celui-ci apparaît dans quelques séquences mais les autres s'expriment autant sur eux-mêmes que sur le disparu. On court après lui, on court dans ce grand vide qu'est New York, dont la mise en scène restitue la froide immensité par la projection d'images en noir et blanc. C'est un puzzle, où l'on se perd et où l'on ne se retrouve que lorsque les émotions sont fortes. Le frère, Leslie, est acteur. Il libère une révolte sociale et politique, voit sa mort à travers celle du Rouquin. La mère recolle des morceaux de souvenirs. Le Rouquin, finalement, se dilue dans une

grande spirale où chacun fuit et s'arrête pour se regarder soi-même.

La mise en scène d'Élisabeth Chailloux (qui joue la mère avec une délicatesse secrète) utilise beaucoup l'espace, sa nudité, ses niveaux, les transparences, tels que les a imaginés Yves Collet. Ainsi le spectacle vit de sa vitesse et de son vertige. Il y a là une agitation théâtrale qui est aussi celle d'un récital, avec les didascalies dites par Stéphanie Correia au micro (micro qu'empruntent parfois les partenaires). Les acteurs, Charlie Windelschmidt, Zakariya Gouram, David Gouhier, Stéphanie Schwartzbord, vont comme des danseurs des mots, en accord avec cette douleur doublée de fantaisie (avec ces monologues imprévus d'un comique doux, presque imperceptible) qu'a la langue de Koltès. On accordera une mention spéciale à Natacha Koutchournov qui a quelque chose d'une Lulu (façon Pabst) mais avec une gouaille, un culot qui secouent.

Élisabeth Chailloux semble avoir traduit Koltès comme Pollock faisait de la peinture. Avec des éclats, des projections de corps et d'états d'âme. Cela n'éclaire pas tout de cette pièce touffue et trop référentielle mais emporte le spectateur dans un envol.

G. C.

>> Théâtre des Quartiers d'Ivry,  
du 3 au 30 novembre (tél. : 01 46 72 37 43).  
Texte paru aux Éditions de Minuit.

**Au Picardie**

• Prochain cabaret le 7 novembre avec Yvan Dautin, auteur, compositeur interprète et comédien. Autant poète dans la vie qu'humain en scène, il transforme en dérision tendre tout ce qu'il touche de sa plume. En 1<sup>re</sup> partie : Sophie Terol, un piano, une voix. Deux formules au choix : dîner-spectacle (20 €) à 20 h. Spectacle seul (10 €) à 21 h 30. Réservation : 01 46 72 19 77.

• Invité du 4 au 29 novembre : Thierry Goulois, artiste autoproclamé « bidouilleur de bidules » présentera ses peintures, tableaux sur bois, sculptures en papier d'alu... Vernissage le 6 novembre à partir de 18 h 30.

• Vous avez, vous aussi, flashé pour Le Picardie et vous l'avez flashé à l'occasion d'un des multiples événements organisés par ce lieu rare et attachant ? Déposez vos clichés (trois maxi, format 13x18) auprès de Nicole et Camille. Ils viendront enrichir l'expo *Picardie mon amour*, visible à partir du 3 novembre. Le Picardie : 1, rue Pierre Brossolette.

**Pass'théâtre**

Pour permettre aux collégiens et lycéens de découvrir les spectacles de la saison, le théâtre Antoine Vitez leur propose le Pass'théâtre : 5 € la carte, puis 3 € par spectacle. 01 46 70 21 55.

**Théâtre**

**La détresse d'une famille américaine**

Après *Quai Ouest* en 1997, Elisabeth Chailloux, metteur en scène du Théâtre des quartiers d'Ivry, monte à nouveau une pièce de Bernard-Marie Koltès, *Sallinger*. Jusqu'au 30 novembre.

Un jeune homme, surnommé le Rouquin, vient de se donner la mort. Pièce inaugurale de Bernard-Marie Koltès, dramaturge transcendant le théâtre contemporain, *Sallinger* débute, non pas par l'acte lui-même, mais avec le désarroi de ceux qui restent : la veuve, la mère, la sœur et le frère. Le texte, considéré par beaucoup comme périphérique dans le théâtre de Koltès, annonce au contraire « toute son œuvre, selon Elisabeth Chailloux, codirectrice du Théâtre des quartiers d'Ivry. Il est à la naissance de son écriture, et définit son projet artistique : s'adresser directement au public, le toucher et être touché en retour ».

Écrite en 1976, *Sallinger* contient déjà les traits saillants du parcours de son auteur. La mort et la figure récurrente du suicide, tout d'abord. Elisabeth Chailloux, également metteur en scène et actrice de la pièce, précise que « le suicide du Rouquin est un mystère non résolu. Ses proches expo-



Elisabeth Chailloux, metteur en scène et actrice de *Sallinger*.

sent toujours des raisons, mais l'acte est tellement mystérieux qu'ils ne peuvent trouver de réponse ». Ils essayent pourtant, isolés dans leur propre famille, en parlant directement au public. Mais, tourmentés par le Rouquin, ils ne parviennent pas à dérapier. Or, « sans devenir fou, on ne peut

pas survivre », énonce Elisabeth Chailloux, évoquant Koltès. Car celui-ci se montre visionnaire sur le monde tel qu'il évolue. Située à New York en 1964, *Sallinger* bascule avec l'intervention du père. Il annonce la guerre déclenchée au Vietnam. Les personnages ne se mesurent plus seulement à la mort de l'un des leurs, mais aussi aux menaces planant sur tout un pays. « *Qu'est-ce qui se passerait si New York était détruite ? C'est là leur question* », pour Elisabeth Chailloux. Quand on repense aux attentats du 11 septembre 2001, c'est une anticipation vertigineuse. D'après le metteur en scène, elle est la marque d'un « auteur français, qui met dans le mille sur ces peurs de destruction, qui irriguent l'histoire des Etats-Unis ».

Christophe Jacquet

**Koltès, un théâtre qui se lit**

À la fin des années 70, Bernard-Marie Koltès secoue le théâtre contemporain. Il écrit au retour de la fiction, soit « raconter bien [...] un désir, une émotion, un lieu, de la lumière et des bruits, n'importe quoi qui soit un bout de notre monde et qui appartienne à tous. » Comment ? En créant un langage à la fois littéraire et parlé, « à la pulsation musicale, très physique », d'après Elisabeth Chailloux. Une écriture moderne, qui intrigue toujours une histoire familiale avec l'Histoire, qui exprime un questionnement sur la futilité de la vie. Ses premières pièces, adaptées de romans, sont restées inédites, sauf *Sallinger*. Son talent est enfin recon-

nu avec *La Nuit juste avant les forêts* en 1977. Adaptés notamment par Patrice Chéreau, trois textes : *Combat de nègres et de chiens* (1979), *Quai-Ouest* (1983) et *Dans la solitude des champs de coton* (1985) - lui apportent la consécration. Avec *Roberto Zucco* (1988), apogée et fin de l'œuvre, il choqué en s'emparant du personnage d'un vrai meurtrier en série, Roberto Zucco qui sema les cadavres entre la France et l'Italie en 1988. Un dernier sommet dans son parcours, puisque Koltès meurt l'année d'après, touché par le sida.

© J

Du 3 au 30 novembre. Réservations au 01 46 72 37 43. Théâtre Antoine Vitez : 1, rue Simon Dereure.

## Parole du péril

**Sallinger**

**Théâtre des Quartiers d'Ivry**

*« Dans un New-York abstrait, nocturne, déconnecté », à la veille de la déclaration de la guerre du Vietnam, la veuve et la famille du Rouquin, jeune homme fraîchement suicidé, affrontent leur deuil récent et hésitent entre volonté de compréhension et désarroi face au vide abyssal laissé en creux par l'absent. Elisabeth Chailloux s'empare de Sallinger, une des premières pièces de Bernard-Marie Koltès, et en propose une lecture onirique et brutale, risquée et originale, servie par une troupe de comédiens talentueux qui osent le péril de ce texte. Or, disait Hölderlin, « là où croit le péril, croit aussi ce qui sauve ».*

En 1977, Bruno Boëglin commande à Koltès un texte à l'issue du travail qu'il avait mené avec ses comédiens autour de l'œuvre du romancier américain Salinger. Doublant le L comme pour mieux équilibrer l'envoi d'une pièce qui plane au-dessus d'une ville fantomatique, bruyante et déglinguée, telle la menace de son élucidation ou l'annonce de sa perte, Koltès écrit Sallinger, librement inspirée de l'ensemble de l'œuvre du romancier sans être précisément circonscrite par l'adaptation.

L'histoire se déroule en douze tableaux qui s'enchaînent, composant une sorte d'évangile à l'envers, puisque la mauvaise nouvelle en est l'initial et qu'elle est celle de l'annonce de la mort du fils, suicidé sans fin apparente ni raison claire, dans une gratuité perverse qui n'a rien d'un don de soi et dans l'illusion d'un sacrifice sur un autel insensé et vain.

Telle une Madeleine abandonnée sans explication, Carole, la veuve du Rouquin, ouvre la série des lamentations de tous les membres de la famille, chacun sur son propre ton et selon sa personnalité, mais toujours autour du même thème, celui de l'absence sans réponse et de l'incompréhension des choses et des êtres. Comme les membres d'un chœur antique qui parleraient à tour de rôle, la mère, le frère, le père et la sœur s'essaient à comprendre les enjeux de cet acte et plus généralement celui du monde sans qu'aucune élucidation ne soit possible, comme si la lumière était déjà morte et la morale défunte.

Si Salinger est un des auteurs les plus mystérieux de la littérature moderne, Koltès est certainement un des dramaturges les plus difficiles du vingtième siècle. Le pari d'Elisabeth Chailloux est de clarifier et de donner du sens sans se compromettre dans le dévoilement systématique et de tâcher de rendre accessible à la sensibilité une œuvre qui se heurte souvent aux limites de l'entendement. Le décor et le dispositif scénique laissent l'incongru et l'étonnant gouverner l'espace. Les différents lieux sont signifiés avec une économie de moyens très élégante et il suffit d'un rideau pour séparer l'intimité pesante et l'extérieur oppressant. Dès lors, la suggestion n'encombre pas la réceptivité et toute latitude est laissée à l'imagination du spectateur pour compléter les tableaux en fonction de ce que renvoie le texte et de ce qu'il évoque. Les lumières intelligentes d'Yves Collet et de Sébastien Marrey participent à la mise en place des différents univers et rythment efficacement l'avancée de l'intrigue.

Le mérite foncier d'Elisabeth Chailloux est d'avoir su s'entourer d'acteurs qu'elle met en scène avec précision. Suite de monologues dont l'addition aurait pu être pesante, cette pièce est l'occasion pour les comédiens de briller dans des registres différents et complémentaires. Tous sont justes et osent le risque de l'adresse frontale au public, dans le champ si périlleux de l'avant-scène, parvenant à faire la synthèse de l'émotion et de l'humour, allégeant avec brio la densité et la gravité d'un texte dur et poignant.

Ce spectacle, qui évite les pièges de l'abscons tout en préservant le mystère de la situation qu'il évoque, réussit la difficile synthèse du risque et de la retenue. A tous égards, le travail est abouti et mérite vraiment d'être vu.

Catherine Robert

# Passion Théâtre sur Internet

[www.passion-theatre.org](http://www.passion-theatre.org)

## Témoignages des spectateurs

Je suis au cœur de New York, dans Manhattan. C'est la nuit, décor triste, sombre et froid, barré d'une passerelle métallique, sans issue qui ne semble aller nulle part. Lumière blafarde. C'est un cimetière, dans lequel vont entrer deux femmes, pour se recueillir, après effraction, sur un mausolée duquel surgissent, provocantes, presque scandaleuses, des fleurs d'un rouge trop vif. La veuve du Rouquin et son amie vont me faire pénétrer dans la vie du mort. Comme sa famille plus tard, lorsque je quitterai le cimetière pour pénétrer chez ses parents, passer devant le rideau, mais sans avoir vraiment cependant l'impression de quitter l'univers du cimetière et son ambiance morbide.

Tout à tour, tous ses proches vont ensuite tenter de s'approprier la mémoire du Rouquin, ses derniers instants ; son spectre lui-même surgira régulièrement de l'ombre, pour s'expliquer, allant jusqu'à nous faire revivre son suicide. Mais ce ne sont que cris, hurlements, larmes et déchirements dans la violence qu'ils me renvoient. Je suis au cœur de la déclaration de la guerre au Vietnam, c'est l'angoisse de la jeunesse américaine de cette époque qui me percute tout d'un coup, car là, je me retrouve avec une certaine culpabilité face à des questions que je ne m'étais jamais posées, et qui pourtant sont toujours cruellement si actuelles. Je me sens aujourd'hui atteinte en tant que mère, moi qui ai deux garçons en âge d'être mobilisables, et ce refus du Rouquin, d'aller faire une guerre qui ne défend pas ses valeurs, ce désespoir face à la mission d'aller tuer un ennemi qui n'est pas le sien, je les partage vraiment. Comme je partage le désespoir de sa mère qui ne comprend pas son suicide et qui n'a pas pu l'empêcher parce que lui, il avait trop peur d'y aller. J'ai presque honte de ce sentiment nouveau pour moi, honte de ces pensées maternelles égoïstes et bien loin de tout sentiment patriotique, moi qui suis pourtant fille de général. Oui je pense à toutes ces guerres récentes ou malheureusement encore actuelles, qui me semblent cependant bien lointaines, car ce soir j'ai sur elles un autre regard. Je pense à toutes autres mères de ces soldats, qui y sont partis, eux, la trouille au ventre, à ceux qui y sont encore. Mâ, la mère du Rouquin m'apparaît alors encore plus dramatique, et Al, le père, encore plus détestable lorsqu'il fait un discours pro-américain, favorable à la guerre, lui, l'ancien de la Corée. Discours que déjante heureusement le fracas de Jimmy Hendrix, au paroxysme du bruit, et de la fureur du refus de "ces" valeurs. La fuite de Leslie, le frère, je l'accompagne aussi alors lâchement, poursuivie moi également par le spectre du Rouquin, car je ne vois pas, moi non plus, d'autre issue. C'est l'Amérique, ses guerres, ses peurs de l'"ennemi", tristement réinventé et hélas réactualisé, ses mensonges qui m'apparaissent ce soir, autrement. Et je me sens soudain tristement concernée et plus du tout à l'abri.

Sylvie Pradelle

L'action se passe à New-York au moment de la guerre du Vietnam au sein d'une famille en deuil. Le rouquin vient de se suicider, ce qui déstabilise sa famille. Le père : Al, qui se réfugie dans l'alcool, la mère : Ma, et les enfants : Leslie et la veuve Carole qui vont tour à tour interpellier le fantôme du Rouquin. Ce dernier virulent va vociférer contre tout ce monde... Carole qui erre sans cesse dans le cimetière jusqu'à en devenir quasiment folle. Elle va essayer de trouver quelque réconfort en vain auprès de Al et de Ma. Leslie : l'acteur fragile erre au hasard dans la ville pour tuer l'ennui, et sa peur de vivre. Puis à un autre moment ludique sur son métier. Tout ce petit monde tantôt se justifie, tantôt se harangue et se déchire. Il y a une violence désespérée dans leurs rapports, la peur de la guerre imminente, de la condition de ne pas maîtriser son destin, de vivre, comme une fatalité de la mort. "On ne change pas le monde, tout recommence, tout recommence toujours..." dit Al. "Un avion jaune taché de sang tourne dans le soleil au dessus de New-York": étrange prémonition. Et puis cette peur de l'hégémonie Américaine, et de sa mentalité citée par Leslie. A un moment de la pièce, New-York en toile immense de fond dans le décor, sur les voix-off des députés qui parlent comme pour nous amadouer. Ici pas de romantisme, une peinture au couteau saillante, et à l'huile bien épaisse, glissante comme la peur du vide. De ce questionnement qui reste contemporain et moderne se dégagent de fortes émotions qui m'interrogent.

Christian Nedjel